

E

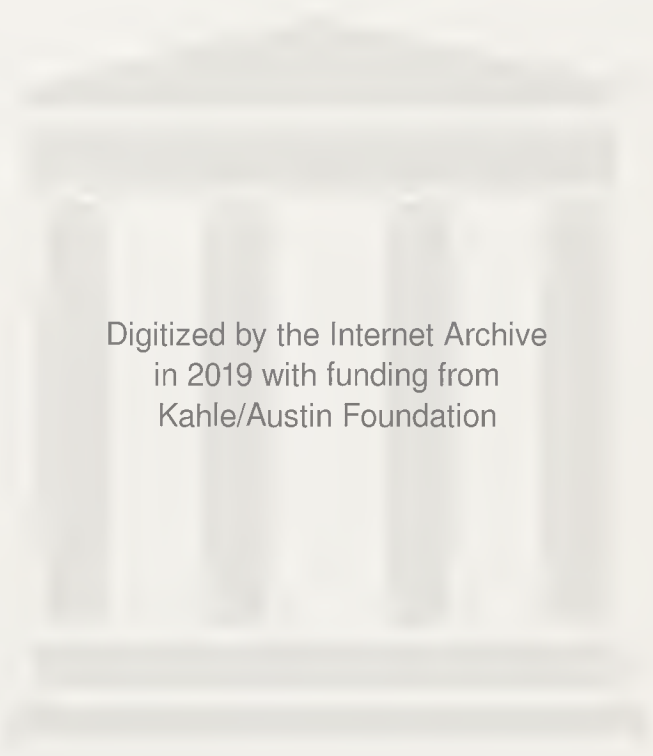
99

.I7G8

NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

9⁰⁰-

3-339

LES TROIS COMBATS DU LONG-SAULT

Tous droits réservés, Ottawa, 1923.

ARTHUR GUINDON P.S.S.

Les Trois Combats du Long-Sault



MONTREAL

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACTION FRANÇAISE

1923

Trent University Library
PETTICOAT, ONT.

299 .1768

Cum permissu Superioris S. S.

Nihil obstat

Die 10 a februarii 1923.

Carolus LECOQ, censor.

IMPRIMATUR

† GEORGES, Epis. Philip.
Adm. apost.

Die 16 a februarii 1923.

Le présent travail comprend un bref récit des trois combats qui ont eu lieu autour du Long-Sault et a spécialement pour but d'en indiquer les champs précis. Il s'agit donc de l'exploit de Dollard en 1660, de l'échauffourée du lieutenant de la Gemmeraye avec la Chaudière-Noire et de la victoire du chevalier de Vaudreuil sur le même chef iroquois, en 1692.

Les Trois Combats du Long-Sault

LE LONG-SAULT

Dans l'intérêt de la clarté, faisons d'abord connaissance avec le Long-Sault.

Il y a en Canada trois rapides de ce nom : un sur le Saint-Laurent, au-dessus du lac Saint-François, et deux autres sur l'Ouataouais. L'un de ces derniers se trouve entre Matawan et le lac Témiscaming; l'autre s'étend de Carillon à Grenville, et c'est celui dont il est ici question. Il comprend trois tronçons de rapide dont l'ensemble fut ainsi nommé dès les premiers temps de la colonie. Le chevalier de Troyes écrit en 1686 que "le premier rapide (du Long-Sault) est à une lieue de la pointe du lac du nom des deux-montagnes", et c'est bien du même Long-Sault que parlent les chroniqueurs de 1660, puisque le chevalier ajoute qu'il vit là "les vestiges d'un vieil fortin où dix-sept Français soutinrent, pendant...les guerres des Iroquois, l'effort de sept cents de ces barbares" (1). Ce *premier* rapide, qui en suppose

1 - Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson, " p. 24.

évidemment d'autres, s'étend depuis Carillon jusqu'à deux milles au-dessus. En montant encore quatre milles, on rencontre la chute à Blondeau, presque inondée aujourd'hui par la digue de Carillon, et deux milles plus haut que cette chute, le pied du rapide supérieur long de cinq milles et demi.

Nonobstant les appellations diverses de ces trois cascades, leur ensemble conserve le nom de Long-Sault qui lui convient si bien, car, si les bateaux peuvent y monter d'un rapide à l'autre, c'est en luttant contre un courant assez fort qui continue de creuser son chemin à travers un immense banc de calcaire.

Ce travail millénaire dure depuis le retrait de la mer primitive. L'Outaouais, qui chercha d'abord sa voie, commença par enlever des masses de terre et ouvrir une large vallée qu'elle creusa ensuite en rétrécissant toujours son lit. Le roc une fois atteint, elle y déposa les roches trouvées dans les couches supérieures, et se mit à l'user à son tour. Il faut voir le scabreux chemin qu'elle s'y est creusé et au fond duquel elle travaille encore aux trois endroits précités. Il est bordé, ici d'escarpements perpendiculaires, aussi al-

tiers que des citadelles; là de caps en ruine, mollement dessinés par la cime des bois qui les recouvrent.

En approchant de Carillon, la couche calcaire s'enfonce peu à peu jusqu'à disparaître complètement sous le village. Ici, la pente s'adoucissant, la rivière s'est promenée plus loin de chaque côté de son lit actuel et a sculpté des terrasses. Le haut talus qui borde au nord-est le village et auquel on donnait en 1660 le nom de coteau, représente l'ancien niveau du sol et donne la mesure de la terre enlevée tant du côté nord que du côté sud où le pillage s'étend beaucoup plus loin.

L'immense vallée, longtemps dénudée, s'est enfin laissé envahir par la forêt, et la genèse du Long-Sault était presque aussi avancée qu'elle l'est aujourd'hui, alors qu'il n'y avait encore, sur la terre, personne pour compter les années.

Avant les temps historiques du Canada, l'Outaouais était déjà une frontière entre des Hurons-Iroquois et des Algonquins. Ceux-ci, venus du nord, cherchaient à la traverser, faisaient alliance avec les Hurons plus accommodants et chassaient de l'île de Montréal les Iro-

quois qu'ils obligeaient à se retirer par delà les Addirondacks. Cette lutte fit naître la Ligue iroquoise et le vaste plan de conquête qu'elle poursuivait encore avec acharnement lorsqu'il fut entravé par la venue des Européens.

LES PASSAGES INÉVITABLES

Dans le Canada du dix-septième siècle, la forêt vierge couvre tout, excepté les eaux, et, dès qu'on s'éloigne un peu des premiers établissements, on ne trouve plus d'autres chemins que les rivières. De là l'importance stratégique des chutes et des rapides qui imposent aux voyageurs des passages étroits, inévitables, et par là favorables à la guerre d'embuscades en faveur chez les Peaux-Rouges. Ces passages sont, pour descendre, des courants moins accidentés, et pour monter, des chemins de *portage*. Ceux-ci sont de simples sentiers qui piquent au plus court et par lesquels canots et bagage cheminent sur les épaules des voyageurs. Autant de rapides dans le Long-Sault, autant de ces doubles passages où les Indiens préhistoriques guet-

taient leurs ennemis et que les Iroquois continuèrent d'utiliser lorsque les Algonquins furent devenus les alliés des Français.

Nous allons voir maintenant que chacun de ces trois rapides a été le théâtre d'un combat entre des Visages-Pâles et des Peaux-Rouges.

L'EXPLOIT DE DOLLARD

Vers l'automne de 1659, la Ligue iroquoise met la dernière main à son plan de campagne contre la colonie française des bords du Saint-Laurent. Il est temps, à ce qu'il lui semble, de ruiner complètement cette rivale qui entrave ses projets de domination. Elle attaquera d'abord Ville-Marie plus facile à réduire parce que plus isolée. L'exécution est fixée au printemps suivant, et voici comment l'on va procéder: Les chasseurs qu'on envoie passer l'hiver dans les Laurentides sont avertis qu'ils devront revenir dès la débâcle, en talonnant les glaces, et camper à la Roche-Fendue (aujourd'hui les Cèdres). Ils s'y joindront à des guerriers venus directement des villages iroquois. Ceux-ci enverront en même temps d'autres partis de guerre se poster aux îles Richelieu, d'où

ils pourront fondre, à l'heure propice, sur Trois-Rivières ou Ville-Marie.

La côte des Cèdres, autre poste bien choisi, est à la fois proche du but et peu exposée aux incursions des ennemis : elle est bordée par des cascades, et, bien que longée par un chemin de *portage*, elle n'est plus le lieu de rencontre qu'elle fut il y a peu d'années, tant Français et Algonquins redoutent de s'y aventurer depuis que les Iroquois infestent le Saint-Laurent.

Pendant que les Cinq-Nations caressent leur rêve, leurs espions recueillent des renseignements et font même l'inverse. Parmi ceux que l'on prend et exécute aux Trois-Rivières se trouve un Huron chrétien vendu aux Iroquois, mais qui se repent avant de mourir, et dévoile les desseins de la Ligue.

Grand émoi dans toute la colonie. Québec, ayant eu vent des mêmes projets, perfectionne ses moyens de défense et fortifie jusqu'au couvent des Ursulines d'un pierrier à chaque fenêtre. Ville-Marie ne voit pas jour d'échapper à la ruine, lorsque, sur la fin de l'hiver, Dollard des Ormeaux conçoit son génial et héroïque dessein.

Selon M. de Casson, Dollard aurait déjà exercé "quelque commandement dans les armées de France" (1), et, si M. Souart ne fait pas erreur en ne lui donnant que vingt-neuf ans (2), il aurait commandé dès l'âge de seize ou dix-sept ans, puisqu'il est au Canada depuis une douzaine d'années. Que s'il faut le vieillir de deux ou trois ans, il ne laisse pas encore d'avoir révélé de bonne heure ses aptitudes de chef.

Faut-il attribuer à sa jeunesse les difficultés qu'il semble avoir eues avec ses supérieurs durant cette première période de sa carrière? — Oui sans doute, mais la seconde a mis en relief une force de volonté qui a pu y contribuer autant que son inexpérience juvénile, et cet écart de jeunesse dû à l'excès d'une qualité porte en lui son excuse. Il fut en tout cas providentiel, car, loin d'abattre le courage du futur héros, il l'a fait partir pour le Canada où l'initiative privée a le champ plus libre, où il lui sera plus facile de faire, comme dit M. de Casson, "quelque coup de sa main".

1 — "Hist. du Montréal," p. 142.

2 — Registres de la paroisse de Notre-Dame

Arrivé à Ville-Marie, il songe à s'y établir, mais n'abandonne pas la noble ambition de s'illustrer par un exploit, exploit de soldat chrétien, c'est entendu, car son coeur bat à l'unisson avec ceux des autres pionniers de Montréal. En attendant que les circonstances se prêtent à quelque dévouement héroïque, il s'adonne à ses devoirs quotidiens, fonde son crédit sur le roc d'une fidélité modeste, et, du rang de volontaire, s'élève, en quelques années, à celui de commandant du fort.

Le voici depuis quelques mois possesseur d'une terre qu'il défriche en société avec de Belestre, lorsque se répand la sinistre nouvelle. L'occasion qu'il voit venir de se signaler par un coup de maître fait bouillonner tout son sang. Certes, il ne veut pas la manquer; mais, chez ce "garçon. . . de famille" (1), l'observation et l'expérience donnent déjà des fruits mûrs; il sait garder son flegme, et, comme l'attaque des Iroquois est fixée au printemps, il laisse parler, écoute et réfléchit. Il connaît par ouï-dire le Long-Sault et son rapide inférieur où les canots sont obligés,

1 - Dollier de Casson: "Hist. du Montréal", p. 142.

en descendant, de longer la rive nord. Il apprend aussi des coureurs de bois que des Algonquins viennent de construire, au pied de ce *passage infaillible*, un petit fort en palissade.

Persuadé que la ville naissante sera perdue si les Iroquois l'attaquent avec toutes leurs forces, il se dit qu'il faut prendre contre eux l'initiative de la guerre, empêcher leurs partis de se réunir pour l'attaque, briser, à force de hardiesse, de détermination irréductible, leur élan, et cela avec une poignée de braves, afin de ne pas trop affaiblir le bourg menacé.

Parmi les divers plans de campagne qui lui viennent à l'esprit et dont il pèse avec soin les chances de succès, il choisit enfin celui d'une embuscade au pied du Long-Sault, où il fermerait la route aux chasseurs iroquois, à leur retour des Hautes-Laurentides. Mais, ce dessein arrêté, il le tient secret jusqu'à la dernière heure, celle où l'imminence du danger pèsera sur les décisions, déclenchera les grands dévouements, imposera l'exécution rapide et ne donnera à battre que du fer chaud.

Plein de son idée, il la soumet enfin au gouverneur, répond avec assurance à tou-

tes ses questions et en obtient les permis qu'il désire. Il n'est pas moins heureux lorsqu'il se cherche des compagnons. On a confiance en lui. Une recrue peu banale se présente: Blaise Juillet, l'un des deux premiers concessionnaires de Ville-Marie où, depuis au moins treize ans, il travaille et bataille, tenant d'une main le mousquet, de l'autre la hache ou la charrue. Juillet a *fait de la terre*, bâti une maison, une étable; sa grange est à moitié faite; il possède, entre autres animaux de ferme, deux boeufs qui, dans quelques jours, travailleront aux semailles. Celui qui a su créer en un tel milieu cette ferme déjà prospère, est né sous un ciel si doux, a connu des habitudes si étrangères à son rude pays d'adoption, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer en lui un homme intrépide et débrouillard comme il s'en voit peu. On l'appelle couramment Blaise d'Avignon, du nom de son pays d'origine. C'est le Louis Hébert de Montréal, le type accompli de ces pionniers qui ignorent la peur et trouvent tout simple de s'oublier pour le bien commun. Il a trente-deux ans; une jeune femme, quatre enfants et l'avenir lui sourient:... peut-il ne pas ai-

mer sa vie et ne pas vouloir à tout prix la conserver? Au fait, il n'a pas plus tôt ouï parler de l'héroïque équipée conçue par Dollard, qu'elle s'est mise à chanter en lui. Dans la lumière de son robuste idéal, il a vu la belle action qu'il pouvait faire; il s'est dit qu'aucun autre n'avait autant de trésors à défendre, et donc autant de raisons que lui de se sacrifier; qu'aussi bien, il pourrait, vu la grandeur de son sacrifice, donner l'exemple le plus entraînant, et il vient s'enrôler.

L'héroïsme est contagieux... Soulevés par l'espoir d'un rôle de sauveur à accomplir, quinze autres jeunes braves se déclarent prêts à suivre Des Ormeaux. Ils font tous leur testament, jurent de vaincre ou de mourir, et, le dix-neuf avril, après avoir communie et offert à Dieu leur vie pour le salut de leurs frères, ils partent pour le Long-Sault.

Closse, Lemoyne et de Belestre aspirent au même dévouement. Les deux derniers ont aussi fait approuver par M. de Maisonneuve un projet semblable que tous les trois se proposent de mettre à exécution après les semailles, mais auquel Dollard préfère évidemment le sien, puisqu'il se

hâte de l'accomplir. Et qui oserait le blâmer de cet empressement, lorsque le moindre retard pourrait lui faire manquer son but qui est d'utiliser ses forces dérisoires contre des ennemis dispersés par groupes, d'empêcher ainsi leur réunion et de briser leur entrain par un prodige de valeur? Pour expliquer sa hâte de partir, il est donc inutile de lui attribuer, comme le fait Dollier de Casson, une crainte de ne pas avoir l'honneur du commandement. Il veut atteindre le *passage infaillible* avant les chasseurs iroquois, et les circonstances lui permettent de le faire, car la débâcle a eu lieu sur le Saint-Laurent, tandis que les affluents nord par lesquels les ennemis doivent descendre, ne dépouilleront pas leurs glaces avant les premiers jours de mai.

Les Cinq-Nations, de leur côté, ne perdent pas non plus leur temps. Le grand fleuve n'est pas plus tôt libre, qu'un certain nombre de leurs guerriers ont dressé leurs tentes à la Roche-Fendue. De cet endroit viennent probablement ceux que nos braves, à peine partis, rencontrent près de l'île Saint-Paul. A l'ouest de celle-ci, au bout d'une pointe où le courant est

assez fort, les deux partis se trouvent soudain face à face, et le cri de guerre éclate multiplié par l'écho des bois.

Se battre en canot d'écorce n'est pas chose facile même pour des Sauvages et encore moins pour plusieurs de nos Français encore inexpérimentés; pourtant ceux-ci attaquent avec une telle impétuosité que les Peaux-Rouges ont le dessous, se jettent à la nage et gagnent le rivage boisé de l'île où ils disparaissent. Duval est tué, Juillet et Soulard se noient et les autres reviennent à Ville-Marie avec du butin et le corps de Duval. Ils n'y restent que juste le temps nécessaire pour rendre les derniers devoirs à leur compagnon d'armes et faire trois nouvelles recrues, parmi lesquelles un volontaire de la veille, infidèle à son engagement et désireux de réparer sa faute.

Dès le lendemain ils repartent, dix-sept encore, et, cette fois, pour ne s'arrêter qu'à la tête de l'île de Montréal. Là, "ils entrent dans la rivière qui mène aux Hurons" (1), mais sont bientôt "arrêtés... par un petit rapide" (2) où la glace, accumulée,

1 - "Rel." 1660.

2 - Doll. de Casson: "Hist. du Montréal", p. 144.

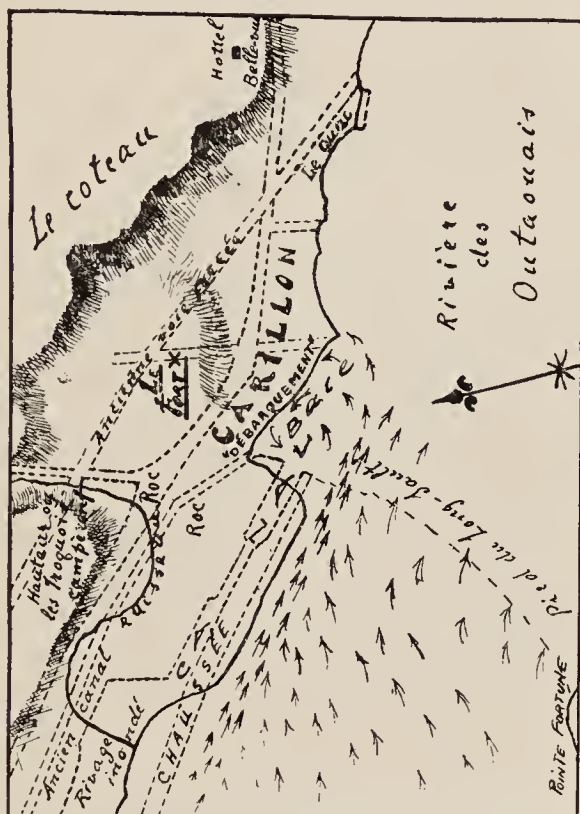
ferme le passage à celle du lac des Deux-Montagnes.

Comme le remarque Dollier de Casson ce retard est dû à leur inexpérience. S'ils avaient traversé en bas de l'île Perrot, ils auraient pu ensuite naviguer presque partout entre la rive sud et la glace du lac. A peine auraient-ils eu à porter canots et bagage à travers quatre ou cinq pointes, et, en deux jours au plus, ils auraient atteint le Long-Sault où, pour avoir attendu la débâcle, ils n'arrivent que le premier mai.

Du milieu de la rivière et d'assez loin ils y aperçoivent, le long de la rive nord, un courant rectiligne, étroit et à pente uniforme, sans roches, et qu'ils remontent des yeux un bon mille et demi; c'est le *passage infailible* au pied duquel il convient d'attendre les chasseurs iroquois.

A part cette espèce de couloir, le rapide n'est que cailloux et roc à fleur d'eau, cascates et courants affolés, impraticables pour les canots les plus agiles. Nos gens rament donc vers la rive nord, la seule d'où l'on puisse garder le passage. Celui-ci débouche en face d'une baie dans laquelle il entretient un remous favorable à

CARILLON



Carte actuelle combinée avec celle de 1830.

Les lignes pointillées indiquent les travaux publics faits jusqu'à ce jour.

l'accostage et dont la grève a reçu, à cause de ce fait, le nom de *débarquement*.

A peine ont-ils pris terre qu'ils aperçoivent, à travers les arbres, "à deux cents pas du rivage" (1), "un petit fort. . . entouré de méchants pieux... , commandé par un coteau voisin" (2). Bientôt ils examinent de près cette enceinte et voient qu'elle est faite de palis si peu enfoncés dans la terre, qu'ils ne se tiendraient pas debout s'ils n'étaient attachés par le haut à de grosses perches allant d'un arbre à l'autre. Elle est toutefois aussi bien placée que le comporte l'endroit: elle se dresse sur une terrasse bornée à l'ouest par l'affleurement du roc sous-jacent, au sud et au sud-est par des pentes douces qui descendent vers le rivage, et elle se trouve assez éloignée du coteau pour ne pas donner prise à un feu plongeant. (3) Elle

1 - "Rel." de 1660.

2 - Dollier de Casson: "Hist. du Montréal", p. 144.

3 - Si le fort avait été plus près du coteau, les Français n'y seraient pas restés huit jours avant que les balles ennemies aient pu les atteindre.

On verra plus loin que nos héros, "à force de fouir" dans le fort, rencontrèrent "un petit filet d'eau bourbeuse". Or, le site indiqué sur la carte ci-jointe comme étant celui du fort, est le seul qui, placé "à deux cents pas du rivage", joint aux

n'est toutefois qu'un simulacre de fort. Nos braves "taschent de s'y gabionner du mieux qu'ils peuvent" (1). Rehausser la palissade, en aveugler les ajours, suppléer au défaut de bastions par une galerie intérieure chargée de pierres et soulevée au-dessus des têtes par des fourches de bois

avantages indiqués plus haut, une couche de terre assez épaisse pour légitimer l'expression "à force de fouir"

Le deux mai 1919, nous avons fait creuser dans cette terrasse, à l'endroit précis où nous avons constaté en 1910 (voir l'article intitulé "Encore le Fort du Long-Sault", paru dans le Devoir du 14 janvier 1911), un reste encore apparent de maçonnerie. La terre y fut trouvée si rocheuse que, "à force de fouir", deux hommes bien outillés n'y ont fait, en un jour et demi, qu'un puits de sept pieds au fond duquel est apparu, tout comme en 1660, "un filet d'eau bourbeuse". Nous avons cru pouvoir, jusqu'à évidence contraire, considérer cette maçonnerie comme appartenant au tombeau des Iroquois tués par Dollard et ses compagnons, mais on n'y a rien trouvé. Au reste, ce tombeau a dû être creusé assez loin dans les bois. L'orgueil iroquois s'opposait à ce qu'il fût au pied d'un *portage* où un tertre funéraire assez étendu pour couvrir plus de deux cents corps, aurait renseigné tous les passants sur le désastre des vainqueurs.

Pour plus de détails sur le site du fort et la topographie des environs, voir l'article plus haut cité, et l'étude intitulée "Un endroit historique par excellence", parue dans le Devoir du 6 août 1910, et dans l'Action Française de juin 1918, sous le titre: "Le fort du Long-Sault".

1 - "Relation" de 1660.

fichées en terre, tels sont les travaux auxquels ils s'emploient en attendant les ennemis qui arriveront le douze ou le treize de mai.

Un peu avant les Iroquois survient un renfort aussi inattendu, que peu désirable de Sauvages chrétiens. Ce sont quarante Hurons de Lorette et quatre Algonquins qui, s'étant rencontrés aux Trois-Rivières, se sont lancé un défi de bravoure et sont partis incontinent pour Ville-Marie, dans l'espoir d'y trouver une occasion de se battre contre les Iroquois, leurs communs ennemis. Arrivés ici, ils apprennent tout du plan de Dollard qu'on aurait dû leur cacher, et, pleins de présomption, insistent auprès du gouverneur, afin qu'il leur permette d'aller se joindre aux dix-sept volontaires qui sont partis, dont la hardiesse les enthousiasme et qu'ils se croient capables d'égal.

Bien que très contrarié, M. de Maisonneuve craint de déplaire à ces alliés des Français, en paraissant dédaigner leur concours, et leur donne une lettre pour Dollard. Celui-ci, pour les mêmes raisons, les accueille à son tour, bien que l'écrit dont ils sont porteurs lui laisse la liberté

de le faire ou non, et lui conseille seulement de ne pas compter sur eux.

Les Français projettent de commencer le lendemain une contre-palissade, mais c'est en vain, car leur malencontreux renfort est à peine arrivé, que les éclaireurs iroquois font leur apparition. Des sentinelles, en faction sur la pointe qui regarde d'en bas le *passage infailible*, y voient venir une couple de canots et donnent l'alarme. Sur l'ordre du commandant, des soldats accourent se poster sous des conifères qui bordent la grève, tirent sur les canotiers et les culbutent au moment où ils allaient atterrir. Deux ou trois de ces éclaireurs échappent néanmoins aux balles, et, de toutes leurs jambes, remontent à travers les bois vers la tête du rapide, où ils reviennent plus tôt qu'ils n'y étaient attendus.

Sans perdre un instant, les Français se remettent à rehausser leurs pieux, tandis que Dollard pense à ce qu'il va faire... Ira-t-il avec ses hommes faire une décharge sur les ennemis engagés dans le passage? — Non, car leurs pagaies agiles, aidées par la rapidité du courant, les conduiraient au fortin avant qu'il n'ait eu le

temps d'y rentrer lui-même, et ce serait alors un combat à découvert contre des forces supérieures. Au reste, la fierté des Iroquois s'oppose à ce qu'ils passent tout droit et ne relèvent pas le défi qu'on leur a lancé en tuant leurs éclaireurs. On les attendra donc dans le fort.

Persuadés qu'ils ont affaire à quelque parti de Français et d'Algonquins en route pour le pays des Hurons, et devinant qu'on les attendra dans le fortin, les chasseurs, tous Onnontagués, veulent montrer qu'ils n'ont pas peur, et, au lieu de s'approcher sous le couvert des bois, se lancent dans le passage.

Les voici en canots qui descendent "file à file", avec le fusil à la pince d'avant. Ils sont pour le moins deux cents. . . Nouvelle alarme!

On continue de travailler jusqu'à leur arrivée au *débarquement*. Alors éclate leur clameur de guerre que répètent les sauvages alliés, et tous nos gens se jettent dans leur fort avec tant de précipitation qu'ils en oublient d'y entrer leurs chaudières actuellement sur le feu. Après une décharge de part et d'autre, un chef s'approche sans armes à portée de voix et pro-

cède au parlementage: "Qui êtes-vous et que voulez-vous?" demande-t-il, et il reçoit cette réponse: "Des Français, des Hurons et des Algonquins qui venons au-devant des Nez-Percés." — "Nous allons tenir conseil, reprend le chef, et je reviendrai vous voir. En attendant mon retour, ne faites rien d'hostile, car nous sommes chargés de bonnes paroles pour les Français de Ville-Marie."

— "S'il en est ainsi, réplique Dollard, retirez-vous de l'autre côté de la rivière et nous prendrons aussi une décision." Les Français désirent cet éloignement provisoire des ennemis afin de continuer à se fortifier; mais ceux-ci n'en veulent pas dans la crainte qu'une proie leur échappe, et, sans rien dire, ils commencent à se retrancher sur la hauteur qui est au nord-ouest du ruisseau et hors de portée pour les fusils du fort .

Ce fut probablement jusqu'au lendemain un travail forcé de part et d'autre, puis les attaques recommencèrent.

Plusieurs assauts sont repoussés avec perte pour les assaillants que la rage exaspère, parce qu'ils voient les assiégés coiffer avec des têtes d'Iroquois quelques pieux de la palissade.

Voyant que leur violence tourne contre eux, ils arrachent aux canots des Français et des Hurons leurs écorces, et font de celles-ci des rubans qu'ils lancent, enroulés à des bâtons, à des flèches, et enflammés, sur le fort afin de l'incendier. Vaine tentative: un feu vigilant les tient si éloignés que leurs projectiles atteignent rarement le but; et même alors, l'incendie est éteint aussitôt qu'allumé.

Jugeant enfin que la victoire sera pour eux impossible ou trop coûteuse, les Onnontagués envoient leurs plus rapides canots quérir du renfort aux îles Richelieu, où ils savent que cinq cents Agniers doivent déjà guetter l'occasion de faire coup à Montréal ou à Trois-Rivières.

Dès lors et pendant trois jours, ils ne font plus que tirailler de loin, donner de fausses alarmes ou défier le sommeil par des criailleries.

Cependant, les assiégés souffrent de la soif. Ils ont bien puisé quelque peu "dans un trou de la palissade" (1) et trouvé, "à force de fouïr" dans leur réduit "un petit filet d'eau bourbeuse" (2); mais

1 - M. Marie de l'Incarnation: Lettre du 25 juin 1660.

2 - "Rel." de 1660.

ils ne peuvent se dispenser de recourir à la rivière. Ils pourraient puiser au ruisseau qui n'est pas plus éloigné et s'exempter ainsi les fatigues de la côte à remonter; mais, en le faisant, ils se rapprocheraient trop des ennemis. Au reste, ceux-ci trouvent prudent de n'attaquer que de loin ces intrépides qui ripostent et recommencent plusieurs fois la même aventure, parce que, privés comme on sait de leurs chaudières, ils n'ont plus que des vases trop petits.

A la pénible nécessité d'avaler crue leur farine, à l'insomnie, à l'épuisement, devait s'ajouter la trahison.

Les Iroquois devinrent bien que ces souffrances sont leurs alliées et que l'heure est venue de leur adjoindre les menaces et les promesses, aussi ne cessent-ils de haranguer les Hurons. A force de se l'entendre dire avec éloquence, ces derniers finissent par croire que choisir entre rester dans l'enceinte et se livrer aux Iroquois, c'est choisir entre la mort et la vie, les tortures et la liberté; mais ils prennent, en se rendant, le plus sûr moyen d'être massacrés. Leur chef, Anohotaha, reste seul à son poste. Honteux devant

-

les Algonquins qui gagnent leur défi, et fou d'indignation à la vue des siens qui sautent la palissade, il décharge son pistolet sur la Mouche, son neveu, qui se rend aussi... et le manque.

* * *

Voici venir le cinquième jour du siège et, avec lui, les cinq cents Agniers des îles Richelieu. En poussant des cris d'enfer, ils accostent dans la baie et sont salués par les gosiers non moins sonores des Onnontagués. Suit bientôt un assaut général des sept cents Iroquois se ruant sur la bicoque héroïque. De nouveau repoussés avec de lourdes pertes, leur humiliation les irrite d'autant plus que leur nombre s'est quadruplé et celui des assiégés réduit des deux tiers.

Pendant trois jours, leur rage et leur dépit ne font que s'accroître et se traduire par des assauts renouvelés d'heure en heure. Tantôt la troupe entière des forcés vient se briser sur l'enclos d'où pleuvent les balles et les pierres, puis recule en désordre, en écrasant ses morts et ses blessés; tantôt un corps d'élite veut se cou-

vrir de gloire et s'élance à tout fendre, puis revient aussitôt, honteux et décimé, se cacher sous les bois. Ce ne sont, tout autour du misérable fortin, que râles de mourants, plaintes de blessés et croassements de corneilles alléchées par l'odeur des cadavres. Jamais l'orgueil des Iroquois n'a été si cruellement brisé, ni leur logique plus aveuglée par la rage, car, pour faire échouer le plan de Dollard, ils n'auraient qu'à suivre le leur en se hâtant d'opérer la réunion de toutes leurs forces aux portes de Ville-Marie.

En les exaspérant, notre jeune héros s'est montré psychologue averti, car il a pris le seul moyen qu'il avait de les arrêter.

Entre les assauts, les Français ne font que prier et se préparer à la mort. Il n'y a pas l'ombre d'une illusion ou d'une faiblesse chez ces jeunes gens qui ont juré de se battre jusqu'au bout. Ils sont sans regret comme sans hésitation.

A bout d'entrain, les Iroquois abattent des arbres qui vont, en tombant, ébrêcher la palissade; ils questionnent les Hurons transfuges sur le nombre des assiégés, les traitent de menteurs, et essaient de les fai-

re se contredire les uns les autres, en les interrogeant séparément. Convaincus enfin qu'ils n'ont pas affaire à plus de dix-sept Français et cinq Peaux-Rouges, ils leur envoient des délégués afin de les engager à se rendre.

Dollard et ses compagnons les reçoivent avec des balles. Ils ne sont pas même tentés de croire à la sincérité des promesses qu'on vient évidemment leur faire, et refuseraient encore de les entendre même s'ils y croyaient. Et cela parce qu'ils ont juré de vaincre ou de mourir afin de déjouer le plan d'ensemble de la Ligue, plan qu'ils fortifieraient en se rendant à l'un des partis qu'elle a mis en campagne.

Etonnés, ébranlés même par ce nouveau défi, les ennemis tiennent conseil. Les plus superstitieux veulent qu'on renonce à prendre ce fantôme de fort qu'ils pensent défendu par des esprits; tandis que les plus fiers se révoltent à la pensée d'une défaite avouée, d'un lâche renoncement à la victoire payée déjà si cher et sur le point d'être remportée, enfin, de la honte qui s'attacherait à leur nom, s'ils reculaient en aussi grand nombre devant une poignée de braves. Ils veulent qu'à tout prix, on

en finisse avec ces audacieux, qu'on lance, à l'assaut de leur case à sorcières, un corps d'élite, et qu'on l'appuie sans faiblesse.

On sème les *bûchettes* que ramassent librement ceux qui se sentent au cœur assez de courage et de fierté pour poser en élus d'Areskouï, le dieu de la guerre. Ils sont assez nombreux et commencent aussitôt à se faire des boucliers dont chacun est un assemblage de pièces de bois très épaisses et couvre son homme de la tête aux genoux. Les autres les imitent, et ce travail fini, tous, la tête baissée et portant devant eux cette espèce de palissade volante, s'élancent à l'assaut.

Devant le feu très actif et qui ne laisse pas d'être meurtrier, ils ne reculeront plus. Des corps de leurs guerriers qui tombent ils font des degrés pour l'escalade. Ils se collent au pied de la palissade, au-dessous des meurtrières, et les assiégés n'ayant plus de pierres à leur jeter d'en haut, ils bûchent les pieux, les ébranlent et les disjoint, tandis que se croisent, par les entre-bâillements, les lances et les épées.

Le chef Huron qui a reproché à Dollard de ne pas écouter les délégués, ne veut cependant pas trahir et se bat avec coura-

ge. La Mouche, son neveu transfuge, qui l'aperçoit de loin, lui crie de se rendre et reçoit cette réponse: "J'ai donné ma parole aux Français et je mourrai avec eux."

Les pieux cèdent; on n'a plus de balles; on les remplace par de petits cailloux; il n'est plus possible d'empêcher l'escalade. Dollard voit que l'heure décisive est venue... Une idée lui vient alors: on a encore de la poudre;... il en charge jusqu'à la gueule un gros mousqueton, le munit d'une fusée et le lance, près d'éclater, en dehors de l'enceinte. Ce projectile, hélas! frappe une branche qui fait ressort et le renvoie foudroyer les compagnons mêmes du commandant. Plusieurs sont tués ou mis hors de combat.

Profitant de ce malheur, les Iroquois redoublent d'effort, élargissent les brèches, s'emparent des meurtrières et tirent sur ceux qu'ils peuvent voir à travers la fumée.

Anohotaha, blessé gravement, ne veut pas mourir avant d'avoir brûlé ses longs cheveux, afin que les vainqueurs ne s'en fassent pas un trophée... Les Algonquins meurent en braves. . . Dollard tombe percé d'une balle. . . A coups d'é-

pée et de pistolet, les survivants défendent chacun leur côté. C'est à chaque brèche, un combat corps à corps; la rage et l'intrépidité se disputent la victoire sur un monceau de cadavres.

Sûrs de vaincre bien qu'affreusement décimés, les Iroquois interrompent leur feu et cherchent à faire des prisonniers qu'ils pourront torturer à loisir. A cette fin, ils font irruption dans le fort par tous les côtés à la fois; mais, au même instant, les survivants se changent en autant de furies inaccessibles et si fatales à ceux qui les veulent saisir, qu'il faut les tuer à distance, à coups de fusil.

Jusqu'au dernier ils tombent ainsi, sans qu'on puisse affirmer d'aucun qu'il eut un moment de faiblesse, sans qu'on puisse dire qu'ils ont été moralement vaincus. Et c'est là une grande leçon qu'en sauvant la colonie naissante, ils ont donné aux Canadiens-Français et, sans préférence de temps et de pays, à tous ceux qui ont conscience de lutter pour une bonne cause et doivent suppléer par la grandeur d'âme à des forces moins nobles que la Providence leur refuse à dessein. A la dévotion de la justice immortelle ils ont mis la force morale invincible.

Lorsqu'ils les virent tous étendus, les uns en des mares de sang, les autres sur des monceaux de cadavres, les Iroquois, *triomphants*, cherchèrent s'il n'y avait pas parmi eux quelques survivants qu'on pût soigner et rendre capables d'être torturés. Ils en trouvèrent trois si près de mourir qu'ils les jetèrent dans le feu, seul moyen d'accroître vraisemblablement leurs souffrances. Un seul parut curable qu'ils réussirent en effet à ravigoter et sur lequel ils assouvirent leur cruauté sans pouvoir lasser sa patience qui fut celle d'un saint.

Le combat dura huit jours et prit fin le vingt-et-un de mai. Selon l'aveu des Iroquois, le tiers de leur armée y aurait péri.

Les Hurons qui se rendirent furent emmenés aux villages des Cinq-Nations où l'on en fit des grillades. Quelques-uns cependant réussirent à s'échapper. L'un d'eux nommé Louis revint à Ville-Marie deux ou trois jours après le combat final, et, témoin oculaire de tous les faits, raconta en détail ce qui s'était passé.

Dès le vingt-cinq de mai, on inventoriait à Montréal les biens des victimes, en commençant par ceux de Boisseau. C'étaient

de pauvres habits que l'on vendait pour quelques sous. On les baiserait aujourd'hui avec émotion et respect; mais, en ces temps, l'héroïsme était si ordinaire, l'idéal si élevé, la foi si vive, qu'on laissait les héros n'attendre que du ciel leur récompense.

L'ÉCHAUFFOURÉE
DU LIEUTENANT
DE LA GEMMERAYE

De 1660 sautons à 1692. Une armée iroquoise surveille la Grande Rivière, afin d'intercepter le transport des pelleteries venant des Laurentides et des Grands Lacs, et de priver ainsi Montréal de son commerce. Les Iroquois n'ont pas enter-
ré depuis longtemps la hache de guerre, et le massacre de Lachine qui, avec ses suites, a mis à leur *crédit* la ruine de plusieurs villages, l'enlèvement ou la mort de plus de trois cents personnes, les a particulièrement grisés. En 1690, les Outaouais avaient été huit ans sans oser venir à la traite. Cette même année, des partis iroquois tuaient douze hommes à la Pointe-aux-Trembles, y faisaient de plus trois prisonniers et les brûlaient. A Bécancourt, ils enlevaient et massacraient une quinzaine de personnes; à Sorel, ils vo-

laient des enfants; ils se transportaient d'un bout à l'autre du district de Montréal: après la bataille de la Prairie, celle des îles du lac Saint-Pierre, et ça et là, des assauts, des meurtres, des incendies.

En 1691, ils venaient au nombre de huit cents camper quelque part vers l'embouchure de l'Outaouais, et tombaient à l'improviste sur la colonie de la Pointe-aux-Trembles, sur le fort de la Montagne, et jusque sur les habitations dispersées entre Repentigny et le lac Saint-Pierre.

Cette année-là, après avoir empêché les travaux des semailles, ils se ruaient en août, avec Schuyler, sur le fort de la Prairie d'où ils étaient repoussés. Mais la cruelle défaite que leur infligea alors Valrenne, ne les empêcha pas de faire, en novembre, une nouvelle tentative sur la bourgade de Sault-Saint-Louis, de tuer des chasseurs dans les bois, de faire des prisonniers et de nous faire perdre en tout une centaine de personnes.

Ils étaient en somme assez fiers de leur succès, car la victoire de Valrenne n'avait coûté cher qu'aux Anglais.

On apprit bientôt que leur plan de campagne pour 1692 consisterait à entraver

les semailles et à garder les passages inévitables de la Grande Rivière.

Le lieutenant réformé Beaucourt fut chargé de leur apprendre que les Français ne les perdaient pas de vue. Dès le mois de février, il partit avec trois cents hommes tant Sauvages que Français et tua vingt-quatre chasseurs tsonnontouans un peu au-dessous de Catarakoui. Il délivra en même temps le sieur de la Plante qui avait été pris lors du massacre de Lachine. La Plante confirma ce qu'on savait déjà touchant le plan de campagne iroquois pour le printemps suivant.

M. de Frontenac tenait à faire venir du fort de Michillimakinac les pelleteries qui s'y accumulaient depuis 1690, car elles constituaient le plus gros revenu de la colonie et le plus sûr moyen d'obtenir des secours de France. Louvigny de Montigny, commandant de ce poste, avait reçu ordre de les envoyer; mais le succès de cette entreprise exigeait qu'on surveillât la Grande Rivière le long de laquelle devaient opérer trois cents Iroquois sous le commandement de la Chaudière-Noire, un chef habile et redouté.

Sur les ordres du gouverneur, M. de Cal-

lières organisa, entre la débâcle et le commencement de juillet, trois expéditions d'éclaireurs guidées par Lanoue. Celui-ci partit une première fois avec quarante hommes expérimentés dans ces sortes de voyages. Quelques-uns d'entre eux devaient se rendre à Michillimakinac, et les autres leur faire escorte jusqu'au *portage* des Calumets, lieu où cessait le danger. Ce fut ici que, de loin, ils aperçurent des Iroquois et jugèrent prudent de revenir tous à Montréal. Lanoue dut repartir presque aussitôt avec trente Français et trente Sauvages. Il prit les devants et fut suivi de près par Tilly de Saint-Pierre qui portait un duplicata des ordres envoyés à Louvigny. Saint-Pierre prit le chemin détourné de la rivière du Lièvre, tandis que Lanoue qui remontait celle des Outaouais apercevait de nouveau les ennemis dans le voisinage des Chaudières (Ottawa), autre passage critique, et revenait en informer M. de Callières.

De toute évidence les Iroquois descendaient lentement la rivière : il fallait donc surveiller leur marche et tenir le commandant de Michillimakinac au courant. Le pauvre Lanoue dut repartir une troisième fois.

Des Têtes-de-Boule se trouvaient alors à Montréal; ils venaient des Laurentides et avaient rencontré en chemin Tilly de Saint-Pierre qu'ils disaient hors de danger. Effrayés à la nouvelle que les Iroquois s'approchaient, ils demandèrent à se faire escorter jusqu'à la rivière du Lièvre par laquelle ils étaient venus. En retour de ce service, ils se faisaient fort de conduire Saint-Michel avec cinq Français par le chemin détourné que forme la rivière du Lièvre et un long chapelet de lacs qui se rattache à l'Outaouais entre les Sept-Chutes et l'embouchure de la rivière Matawan.

On accepta, et, vers le commencement de juin, le lieutenant de la Gemmeraye partit avec deux fils du sieur Hertel, trente soldats français, Saint-Michel et ses hommes, plus une queue de soixante Têtes-de-Boule qui se tenaient prêts à fuir devant la moindre lueur de danger.

Arrivés au Long-Sault, les Français, et particulièrement le guide Lanoue, n'étaient pas sans appréhender vivement la présence des Iroquois le long des passages où ils devaient être maintenant rendus. Mais les Têtes-de-Boule que leur pratique des bois

rendait propres aux fonctions d'éclaireurs, refusèrent tous de les remplir, et les voyageurs avancèrent en s'exposant à des surprises.

Au premier *portage* (celui de Carillon), tout alla bien; mais "ils furent attaqués "au milieu des rapides du Long-Sault. "Les Têtes-de-Boules qui sont les plus lâches de toute l'Amérique s'enfuirent aussitôt et causèrent par cette retraite si "précipitée tant d'épouvante qu'il fut impossible aux officiers de retenir leurs "soldats, ils se jetterent avec précipitation "dans leurs canots qu'ils firent tourner, "quelques-uns gagnèrent le bout de l'Ile de "Montréal, et le reste fut pris ou tué. La "Gemmeraye, la Fresnière et Saint-Michel "soutinrent le choc avec deux ou trois autres pendant quelque temps; il fallut céder à la fin, ils se rembarquerent: ces "deux derniers tournerent dans leur canot, "et tomberent malheureusement entre les "mains de leurs ennemis. La Gemmeraye "trouva le moyen de se cacher, et arriva "seul dans un canot." Tel est le récit de la Potherie (1).

Voici maintenant celui de Charlevoix:

1 - "Hist. de l'Amér. Sept." T. III, p. 158.

“Cette troupe étant arrivée au Long Sault de la Grande Rivière, où il fallait faire un portage, tandis qu’une partie des hommes était occupée à monter les canots à vuide, et que l’autre marchait le long du rivage, pour les couvrir, une décharge de fusils faite par des Gens, qu’on ne voyait point, écarta tous les Sauvages, qui étaient de la seconde Bande, et fit tomber plusieurs Français morts, ou blessés.

“Les Iroquois sortant aussitôt de leur embuscade, se jetterent de furie sur ce qui restait des Nôtres, et dans la confusion, qu’une attaque si brusque et si imprévue avait causée, ceux qui voulurent gagner leurs canots, les firent tourner.” (1).

En nous servant de ces deux récits et de la topographie du Long-Sault, nous allons maintenant essayer d’acquérir une connaissance plus exacte des lieux et des faits.

Notons, en commençant, que de la Potherie et Charlevoix n’avaient pas vu le théâtre de cette échauffourée et n’en avaient, cela se voit, qu’une connaissance très sommaire. Il s’en suit qu’on doit les croire lorsqu’ils parlent clairement, car

1 - “Hist. de la Nouvelle France”; p. 114.

alors ils ne font que répéter ce qu'ils ont lu ou entendu ; et qu'on doit les interpréter, lorsque ce qu'ils disent est vague et appelle des précisions .

Un fait qui ressort clairement de ces récits, c'est que les voyageurs furent attaqués *au milieu* du Long-Sault, pendant qu'ils *portageaient* les canots, et cette donnée indique non moins clairement, comme théâtre de cette attaque, un des rivages de la chute à Blondeau, celui sur lequel passait, en 1692, le chemin de *portage*. Lequel était-ce ? — Celui assurément qui offrait plus de commodité. Nous allons le chercher.

Si l'on jette un coup d'oeil sur une carte de l'endroit, on devine déjà que le rapide est plus court auprès de la rive nord où une pointe et une île indiquent un haussement de fond qui doit retarder le commencement de la pente. Celle-ci regagne en effet ce qu'elle a perdu en longueur par la chute proprement dite qui se trouve située entre l'île et la pointe.

Cette pointe au sol relativement bas, bien que dominée par deux hauteurs, semble offrir un terrain propice au chemin de *portage*. On se demande en même temps

LA CHUTE A BLONDEAU



Carte montrant où de la Gemmeraye
tomba dans une embuscade.

si ces deux sommets voisins du rivage n'étaient pas une invitation à l'embuscade, et l'on plaint ceux qui se seraient trouvés en bas, sous un feu plongeant.

Or, l'examen direct des lieux permet d'affirmer ce que la carte géographique ne fait que suggérer. Celui des rivages n'offre aucune difficulté; mais le rapide lui-même a presque disparu depuis que la digue de Carillon a fait monter l'eau de plusieurs pieds. Le courant s'y est ralenti au point que, maintenant, les bateaux peuvent le remonter entre l'île et la rive sud. Il existe heureusement une carte faite en 1817, sur laquelle on lit que l'ancien courant était de sept milles à l'heure. Les meilleurs canots n'auraient donc pu le vaincre. Il aurait cependant fallu le remonter une dizaine d'arpents pour accoster du côté sud où le débarquement n'est pas praticable au-dessous de la baie (1), à cause des rochers escarpés qui bordent le rivage et continuent de le faire à perte de vue en aval du rapide.

1 — Entre cette baie et la tête encore apparente du rapide, la grève est plate et largement découverte, car elle est d'un calcaire vif sur lequel l'eau a longtemps coulé. Des cailloux que le courant faisait tourner y ont creusé ce que les géologues appellent des marmites. Il y en a encore là deux ou trois dont on

Au contraire, l'examen de la rive nord démontre que l'eau a toujours été, comme aujourd'hui, assez calme, soit en aval, soit en amont de la pointe, puisque vers 1830, il a suffi de couper celle-ci par un canal pour permettre aux bateaux de monter. Or, elle n'a que six arpen^{ts} de large, avec des grèves en pente douce, qui permettent, quel que soit le niveau des eaux, un accostage également facile. C'est évidemment là que se trouvait ce deuxième *portage* du Long-Sault qu'en 1686, le chevalier de Troyes trouvait beau et disait être long *d'une portée de fusil* (1). A noter toutefois qu'il parle des fusils de son temps, bien inférieurs à ceux d'aujourd'hui.

Enfin, la carte de 1817 plus haut citée, indique à ce même endroit le *portage des canots du N.-O.*, et ce témoignage conforme à celui de 1686, et de plus en parfait

voit les morceaux. Les habitants des environs pensent qu'elles ont été faites par les anciens Sauvages afin d'y écraser leur maïs. L'imagination populaire commence à les refondre en fer, à les changer en bombes trouvées dans le rapide en compagnie de haches en pierre.

Il semble vrai qu'on a trouvé sur le rivage sud, vis-à-vis du rapide, deux gouges en pierre dont les Sauvages se servaient apparemment pour entailler les érables.

1 "Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson," p. 24.

accord avec la topographie, ne permet pas de placer ailleurs le *portage* de la chute à Blondeau en l'an 1692.

Connaissant bien le théâtre, nous voici maintenant plus capables de voir clair dans le drame qui s'y est joué.

Revenons au texte de Charlevoix: "tan-
"dis qu'une partie des hommes était occu-
"pée à monter les canots à vuide et que
"l'autre marchait le long du rivage pour
"les couvrir, une décharge de fusil faite
"par des Gens, qu'on ne voyait point, écar-
"ta tous les Sauvages qui étaient de la se-
"conde Bande."

Selon la logique du style, l'historien nous donne à entendre ici que les Sauvages formaient la bande protectrice, celle qui couvrait les porteurs des canots; mais ce qu'il veut nous dire est exactement l'inverse. Dans son idée, la première bande n'est pas la première qu'il a nommée, mais la plus exposée aux coups des ennemis, à savoir celle des soldats qui protège l'autre. Il commet une autre équivoque en disant que la bande protectrice *marchait le long du rivage*. Il veut dire qu'elle marchait à côté du rivage sur lequel marchaient les porteurs. N'ayant pas vu les lieux, il ne

savait pas que tous traversaient une pointe.

Le fait que les Têtes-de-Boule s'enfuirent sans accident, tandis que tous les canots français chavirèrent, nous apprend que les premiers se rembarquèrent en bas du *portage* et les seconds en haut.

Les Français avaient donc déjà *portagé* leurs canots au moment de l'attaque. Rien ne s'accorde mieux avec la lâcheté des Têtes-de-Boule qui n'aimaient pas à passer les premiers dans les endroits dangereux. Lorsqu'ils furent rassurés par l'exemple des Français, ils se décidèrent à les suivre.

Les Iroquois qui avaient vu venir les voyageurs de loin, attendirent pour les attaquer qu'ils fussent tous engagés dans le chemin de *portage*. Dès la première décharge, les Têtes-de-Boule qui tiraient autant que possible en arrière, rebroussèrent chemin et n'eurent pas de chute à sauter. Les Français voyant l'inutilité de la résistance contre des ennemis invisibles et juchés aussi haut, se rapprochèrent de leurs canots qui étaient en haut du *portage* et s'y jetèrent les uns après les autres. Les officiers et trois ou quatre sol-

datés résistèrent quelque temps, sans doute en s'abritant derrière des troncs d'arbres, et sautèrent aussi dans leurs canots.

Pourquoi ceux-ci ont-ils tous chaviré?— Parce qu'en sortant de l'anse où finit le *portage* et en commençant à tourner la pointe, ils tombaient à l'improviste dans la chute à Blondeau. Il y chaviraient avec d'autant plus de facilité, que la nappe d'eau ne tombe pas droit en aval, mais en se tournant à demi vers l'île, et qu'ils auraient dû, pour sauter d'aplomb, se diriger du même côté. Il est très possible que cette chute ait offert d'autres difficultés au passage des canots, car il semble qu'elle devait tomber presque à pic, mais on ne peut l'affirmer maintenant, la digue de Carrillon l'ayant presque fait disparaître. Les historiens attribuent la malchance des Français à leur précipitation. Il n'en est pas moins permis de supposer que la prévoyance iroquoise avait posté des tireurs sur le rivage de l'île, afin d'obliger les canots à sauter la chute de biais, plutôt que d'aller au-devant des balles. Quoi qu'il en soit, c'est ici que la plupart des Français non frappés sur le chemin de *portage*, furent pris ou tués.

Environ cent quarante Iroquois prirent part à cette affaire. La Chaudière-Noire qui les commandait dut être fier de son coup. Les derniers qui firent le plongeon et tombèrent entre ses mains, furent La Fresnière, et Saint-Michel. De la Gemmeraye trouva moyen de se cacher et revint à Montréal, seul dans un canot.

Lorsqu'on a vu les hauteurs sur lesquelles les Iroquois s'étaient embusqués, on approuve sans peine de la Potherie, lorsqu'il excuse de la Gemmeraye en disant que "sa réputation est trop bien établie dans le Canada pour qu'une pareille disgrâce puisse lui donner la moindre atteinte"; mais non lorsqu'il affirme qu'"il devint la victime de ses gens qui l'abandonnerent," parce que la résistance était inutile.

LA VICTOIRE DU CHEVALIER DE VAUDREUIL

Encouragé par son succès et convaincu que les Français n'oseraient plus, pour quelque temps, s'aventurer dans les *passages infailibles de la Grande Rivière*, la Chaudière-Noire se rapprocha peu à peu de Montréal pendant que s'achevaient les semailles.

Le quinze juillet, il enleva, à la Chenaie, quatorze hommes qui faisaient sécher du foin. Sur les ordres de M. de Callières, du Plessis Faber alla, avec cent hommes, couvrir les forts de la rivière des Prairies. Il fut suivi de près par le chevalier de Vaudreuil qui en conduisait deux cents; et les Iroquois, obligés de s'éloigner plus vite qu'ils ne l'auraient voulu, abandonnèrent leurs canots et leur bagage aux mains des Français. Villedonné qu'ils avaient pris trois ans auparavant leur échappa pendant

qu'ils fuyaient, et fit connaître que leur base d'opération était au Long-Sault où ils avaient caché beaucoup de pelleteries.

Ses indications furent évidemment précises, car aussitôt, M. de Vaudreuil, à la tête de quatre cent hommes dont une centaine de Sauvages de la Montagne et de Sault-Saint-Louis, alla droit vers le lieu où s'étaient retirés les Iroquois et les surprit dans leur camp.

Voici comment il procéda. Arrivé au pied du Long-Sault, il y laissa sa flottille avec cent hommes pour la garder, et, avec les trois cents autres, monta par terre, à travers la forêt. Quelques Iroquois en train de couper du bois à quelque distance de leur camp, les aperçurent et donnèrent l'alarme, alarme confirmée et décuplée par les cris imprudents des Sauvages alliés. La Potherie dit ceci: "de Vaudreuil voulut les envelopper; comme sa gauche avoit un grand circuit à faire, leur droite resta découverte, ce qui laissa un passage qui leur facilitait une retraite." Ce circuit de sa gauche pour envelopper les Iroquois qui, on le verra bientôt, étaient au bord de la rivière, nous apprend que les Français montaient par le

côté sud. C'est ce que le même historien affirmera encore indirectement, lorsqu'il dira que, voyant sa défaite assurée, "la Chaudière-Noire relâcha du côté Nord." Il dit encore des Iroquois que "la plupart se jetterent à l'eau et se noyèrent." Ils furent donc surpris au bord de l'eau, sur la rive sud, et c'est là ce que les textes de première main nous apprennent de plus précis touchant le site du combat. Les historiens dont aucun ne l'avait vu, l'ont localisé de la manière la plus vague. Selon de la Potherie, les Français aperçurent "au dessus du Long Sault de la grande rivière un canot qui traversoit du Nord au "Sud." Les mots " au dessus du Long "Sault" (1) sembleraient désigner les parages de Grenville. Or, c'est presque six milles plus bas, au pied du troisième rapide que la bataille a eu lieu.

Charlevoix qui est moins précis sur les autres points, donne cependant sur celui-ci une précision qui, bien interprétée, indique cet endroit. Il dit que le chevalier de Vaudreuil "atteignit la queue de l'ennemi deux lieuës au-dessus du Long Sault" (2).

1 - Pour tous les textes de la Potherie, voir son "Hist. de l'Amér. Sept.", pages 159, 160, 161.

2 - "Hist. de la Nouvelle France", pages 115, 116.

Deux lieues est la distance à peu près exacte entre la tête du premier rapide et le pied du troisième. L'endroit situé deux lieues au-dessus de Grenville eût été bien mal choisi, car il n'y a là aucune protection naturelle comparable à un rapide avec ses passages inévitables. Les Iroquois connaissaient mieux leur intérêt. Et ceci donne à penser que Charlevoix, étranger au pays, a fait une confusion en prenant le premier rapide pour le Long-Sault dont il n'est qu'une partie. Au reste ceci va devenir certain.

Comment avons-nous pu identifier l'endroit précis du combat?—Il est temps de le dire, c'est au moyen d'une tradition qui a tous les caractères de l'authenticité.

Ceux qui ont lu l'*Histoire de Chomedey de Maisonneuve* par l'abbé P. Rousseau, P.S.S., savent qu'il y place le combat de Dollard à Greece's Point, et voici pourquoi: "On a trouvé, dit-il, sur la terre de M. Ross, des batteries de fusils, des fers de lances, etc.; et des restes de palissades ont été trouvés, lorsqu'on a creusé le canal de Grenville." Notons ici que la ferme Ross est au pied du troisième rapide, côté sud, et fait face à Greece's Point qui est du côté nord.

Interrogé par l'auteur de la présente étude sur la source de ses informations, M. Rousseau a répondu qu'il avait appris ces détails par un de ses élèves, natif de Carillon.

Nous avons eu la curiosité, alors que nous étions déjà arrivé à des conclusions définitives sur le site du combat de Dollard, de savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ces informations données à l'historien de M. de Maisonneuve. Le vingt-neuf août 1911, nous sommes allé voir M. Ross lui-même. Il avait alors soixante-treize ans. Il nous a dit que sa terre était celle de son père, un colon de 1827, et qu'on n'y avait jamais trouvé d'autres *reliques* que des pointes de flèches, ainsi qu'il s'en rencontre partout où les sauvages ont eu l'habitude de camper.

Interrogé sur les prétendus restes de palissades de Greece's Point, il a répondu: "Je n'en ai jamais entendu parler." A l'instance: "D'où peuvent bien venir toutes ces assertions?" il a répondu: "C'est de la pure blague."

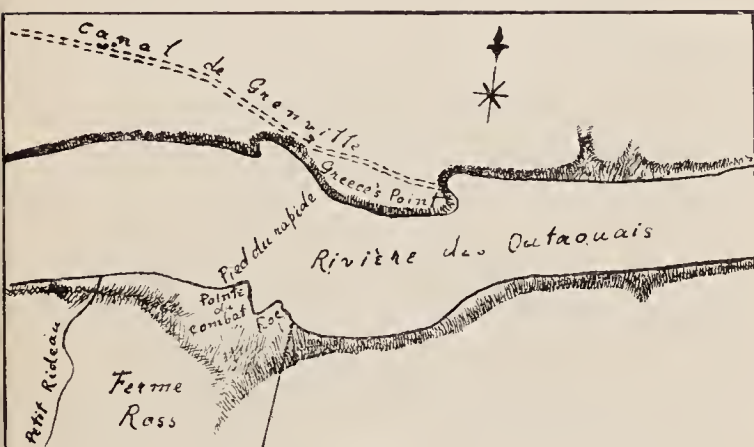
Ces réponses mettent en lumière la franchise de M. Ross qui, on le verra bientôt, était très convaincu, mais pour d'autres

raisons, que le combat de Dollard avait eu lieu sur sa terre.

“Ce qu’il y a de vrai, continua-t-il, c’est que d’après une tradition des Sauvages qui avaient l’habitude de camper sur ma terre, lorsqu’ils descendaient autrefois à Montréal, un grand combat y aurait eu lieu entre des Blancs et des Indiens. Ces Sauvages y venaient encore lorsque j’étais jeune, et ils nous montraient une pointe qu’ils disaient avoir été le théâtre de ce combat. On a toujours cru qu’il s’agissait de l’affaire de Dollard.”

Nous sommes allé voir cette pointe avec le docteur Quesnel, de Hawkesbury, auquel M. Ross avait raconté sur place la même tradition, quelques jours auparavant. Elle se trouve au pied du rapide de Grenville et cinq ou six arpents en aval des cascates que forme un ruisseau nommé le Petit-Rideau, en tombant dans l’Outaouais. Elle est rocailleuse et ne doit pas être confondue avec une pointe semblable qui la suit immédiatement et dont le sol est un roc vif. L’une et l’autre sont plus ou moins longues selon que l’eau est plus ou moins basse. C’est entre la première et le Petit-Rideau que les Algonquins campaient, au

LE COMBAT DE VAUDREUIL



Carte montrant la pointe où le chevalier
de Vaudreuil défit les Iroquois.

moins depuis les premiers temps de la colonie, lorsqu'ils remontaient l'Outaouais. Ils y passaient la nuit, et, le matin, ils traversaient la rivière, afin de *portager* par la rive nord. Mais s'il fallait se reposer en remontant le Long-Sault, on le descendait tout d'une traite, aidé par la rapidité du courant, et ne devait camper qu'à Carillon.

Le voisinage du Petit-Rideau était donc bien choisi, car aucun endroit n'était moins exposé aux surprises. En descendant, les canots, emportés par le rapide, étaient obligés d'y passer tout droit et n'auraient pu y accoster qu'en rebroussant un bout de leur chemin. Quant à ceux qui venaient d'en bas, on les voyait partir de la chute à Blondeau située à moins de deux milles en aval.

Comme on le voit, M. de Vaudreuil n'y pouvait surprendre les Iroquois qu'en arrivant, comme il le fit, à travers les bois. Et ce fait prouve en faveur de la tradition des Sauvages.

Cette tradition, Madame Ross l'a aussi recueillie, mais nous n'avons pu l'interroger que le vingt-neuf août 1921, dix ans plus tard exactement. Son époux était

alors décédé depuis une couple d'années. Voici à peu près ses paroles: "J'ai connu "une dame Gaudie âgée de quatre-vingt-dix "ans. Lorsque son mari, qui était ma- "çon, travaillait à la construction de l'an- "cien canal de Grenville (entre 1830 et "1840), elle avait connu, disait-elle, une "très vieille Indienne qui lui indiquait cet- "te pointe (celle décrite plus haut) comme "ayant été le champ d'un combat entre des "Blancs et des Sauvages. Cette Indienne "avait appris cela des anciens de sa na- "tion."

Quatre personnes octogénaires ont plus que suffi à nous transmettre le souvenir d'un fait accompli il y a deux cent trente ans; mais la chaîne eût-elle plus d'anneaux, que la tradition n'en paraîtrait guère moins authentique.

M. de Vaudreuil avait en effet, dans son armée, une centaine de Sauvages de la Montagne et de Sault-Saint-Louis. Charlevoix dit même qu'il en avait cent vingt et nous donne ainsi à penser qu'une vingtaine d'Algonquins du lac Nipissing ou des Laurentides, venus à Montréal pour y vendre leurs pelleteries, profitaient de l'occasion pour remonter la Grande Rivière aus-

si loin que possible en *bonne compagnie*.

Repassant ensuite chaque année au site du combat, rien de plus vraisemblable qu'ils se soient raconté sur place, de père en fils, ce qui s'y était passé. En de telles conditions, il serait étonnant que la tradition se fût perdue.

Pour en revenir au combat, M. de Vaudreuil fit donc faire à son aile gauche un grand circuit, mais ne put envelopper complètement ou du moins assez tôt les ennemis dont un certain nombre s'échappèrent. La plupart cependant furent acculés à la grève. Là, on comprend sans peine qu'avant de se jeter dans le courant trop rapide et trop large pour être facilement traversé à la nage, ils aient opposé aux Français une résistance désespérée. Ils en tuèrent onze, en blessèrent plusieurs et perdirent eux-mêmes une vingtaine d'hommes. On comprend également bien que, poussés à l'eau, ils y soient allés par le plus long chemin qui était celui de la pointe. Ici, séparés de leurs canots et sous une grêle de balles, ils se sont enfin jetés à la nage et noyés pour la plupart.

On leur prit cinq hommes, neuf femmes, cinq enfants; on délivra neuf captifs de

ceux qu'ils avaient pris à la Chenaie et trois autres qu'ils retenaient depuis longtemps.

La Chaudière-Noire réussit à traverser la rivière sans trop s'occuper de sa dame qui fut prise et conduite à Sault-Saint-Louis.

Il y avait au Petit-Rideau plus de deux cent quarante Iroquois qui périrent en grande partie.

L'histoire ne mentionne pas d'autre combat dans les parages du Long-Sault.

LA VISITE DES CHAMPS DE BATAILLE

Itinéraire

Outre son intérêt historique, le Long-Sault offre aux touristes de jolis paysages. Carillon est enchanteur avec sa terrasse qui domine le village, ses canaux, les saules touffus de sa jetée, l'éternel mugissement de ses rapides. La chute à Blondeau, son île, ses caps dans lesquels on dit qu'il y a des cavernes, sont vraiment pittoresques. Tout le fond en appartient à l'Etat qui y remise et répare ses bouées; mais les contrastes grandioses qu'y font la lumière et l'ombre, l'effort séculaire des vieux arbres cramponnés aux escarpements, l'accolade que se donnent leurs jeunes frères par-dessus le sombre corridor du canal délaissé, le songe que fait la maison en ruine des gardiens d'autrefois, la plainte du vent qui se déchire aux rochers, surtout l'évocation des souvenirs historiques, sont l'entière propriété de ceux qui savent en jouir.

Les Montréalais qui désirent visiter les trois champs de bataille le même jour, doivent quitter la ville en auto vers huit heures du matin, traverser à l'île Perrot, cô-

toyer le lac des Deux-Montagnes, puis l'Ou-taouais jusqu'à huit milles au-dessus de Pointe-Fortune. Là, on remarque à gauche, près du chemin, une maison de style écossais: carrée, en pierre, avec étage et toit à quatre pentes très douces. Cette maison est celle de la ferme Ross. La pointe rocailleuse, où le chevalier de Vaudreuil défit les Iroquois, se trouve droit en face, à sept ou huit arpents du chemin. On s'y rend en traversant un parc et un joli petit bois de conifères qui borde le rivage.

De la ferme Ross, on revient à Pointe-Fortune d'où l'on traverse en chaland à Carillon.

Dans l'après-midi, on visite, à Carillon même, le champ de bataille de Dollard. Ensuite, on remonte six milles, par la rive nord, et l'on aperçoit le chemin qui descend vers la chute à Blondeau et dont une barrière ferme l'entrée.

Pour se rendre au bord de la chute, il faut traverser en chaloupe le canal sur lequel il n'y a pas de pont. Il est plus expéditif d'escalader le cap qui est en amont du canal, afin d'embrasser de haut et d'un seul coup d'oeil la pointe, l'île et les vestiges encore apparents de la chute.

On a le temps de revenir à Montréal.

Date Due

[illegible]

E 99 .I7 G8

Guindon, Arthur, 1864-192

Les trois combats du Long-Sault

010101 000



0 1163 0198993 9

TRENT UNIVERSITY

E99 .I7G8

Guindon, Arthur

... Les trois combats du Long-Sault

DATE

206222

206222

